

LE COUP
DE GRASSE



Cet ouvrage est une pure fiction. L'histoire et les personnages décrits, leurs comportements ou sentiments sont imaginés uniquement pour les nécessités de l'intrigue. Toute ressemblance ou similitude avec des personnages ou des situations existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L.122-4 du CPI). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

© BLH éditions – Juin 2023
7 rue Clément Ader
56880 Ploeren
www.blh-editions.com

Impression



Josselin (56)

Dépôt légal : juin 2023

BERNARD LARHANT

**LE COUP
DE GRASSE**



1

Dimanche 18 septembre, 23 heures, club Le Lutèce, Rue Pierre Charron, Paris.

Une fois de plus, le week-end s'était révélé très lucratif pour Martine Dumas-Harfouch, l'une des reines de la nuit dans la capitale, propriétaire de deux clubs privés, de trois discothèques, d'un cercle de jeux et de parts dans divers restaurants et hôtels de renom. Après avoir papillonné de table en table, soignant son carnet d'adresses, elle s'était enfermée dans son bureau avec le gérant du lieu pour un premier bilan de la soirée. À soixante-neuf ans, Martine régnait sur son petit empire en parfaite femme d'affaires et ne voulait pas entendre parler de retraite. Pas très grande, mais bien faite et surtout séductrice dans l'âme, pas très instruite, mais douée d'un sens du commerce hors du commun et d'un flair instinctif, elle avait hérité de la fortune et des activités de son époux, quand celui-ci était mort d'une crise cardiaque, voilà une petite dizaine d'années. Depuis lors, loin de péricliter, comme l'avaient imaginé à tort les concurrents, les affaires avaient prospéré, sous la houlette aguerrie et audacieuse de la nouvelle patronne. Une belle revanche pour celle dont la famille était rentrée précipitamment en France sans un sou, quand il était devenu une évidence que le pays ne s'étendait plus de Dunkerque jusqu'à Tamanrasset, comme le pensait encore le Général, en 1958.

Une cinquantaine de mois après le fameux discours, Martine n'avait pas encore dix ans, mais elle gardait comme une blessure indélébile la douleur que représenta ce départ précipité, les larmes de ses parents en regardant s'éloigner une terre qui gardait en elle une bonne partie de leurs racines, leur colère aussi, à peine ravalée. Un déchirement, une cicatrice qui ne se fermerait jamais, une forme d'exil, que seuls pouvaient comprendre ceux qui l'avaient vécu, à leur corps défendant.

Installée dans son fauteuil de cuir vintage, elle regardait sans cesse sa montre Oméga en or et s'interrogeait sur la raison pour laquelle son fils Lionel ne se trouvait pas encore auprès d'elle, à l'issue de sa tournée des établissements dont ils étaient les propriétaires, puisqu'il était son enfant unique. En fait, pour être honnête, elle savait la raison de son retard ; une fois de plus, il s'était laissé étourdir par la beauté d'une jolie plante — exotique de préférence — ou avait craqué devant une partie de poker qui n'attendait que lui. Si Lionel possédait d'elle le sens des relations humaines et des contacts spontanés, il avait hérité de son paternel une nonchalance et une insouciance qui agaçaient souvent sa mère. La quarantaine tout juste passée, il continuait à vivre comme un éternel adolescent, pas pressé de se caser, de ranger sa boîte à plaisirs pour se pencher sérieusement sur le véritable travail qui l'attendait. Pourtant, la semaine qui allait s'ouvrir s'annonçait particulièrement importante pour le groupe Harfouch.

Deux mois plus tôt, jour pour jour, le dimanche 19 juillet, Roger Harfouch, le frère de Martine, et toute sa famille, périssaient à la suite d'un règlement de compte, dans leur propriété de Grasse, sur la Côte d'Azur. Si Martine avait hérité de l'empire de feu son époux, Roger, de douze ans son aîné, avait bâti le sien à force de

talent et de ténacité, au point de passer pour l'un des pachas de la région. Une réussite qui avait certainement excité jalousie et convoitise, mais pas seulement. Il se disait aussi qu'il avait cherché les bâtons pour se faire battre. Cela, c'était une autre histoire à laquelle Martine n'avait jamais voulu s'intéresser, au grand désarroi de son frère. Il aurait tant aimé que les deux empires fusionnent pour ne plus en former qu'un.

Désormais, il fallait bien prendre une décision à propos de la quinzaine d'établissements du groupe Roger Harfouch — discothèques, clubs privés, casinos, centres de thalasso et de remise en forme, cabarets, bars et autres peep-shows — installés entre Nice et Toulon. Sans parler du reste des affaires, celles dont on ne parlait jamais, mais dont nul n'ignorait l'existence, même si peu de personnes en connaissaient la réelle teneur. Secrètement, Martine espérait que son fils accepterait de s'occuper de ce fleuron géré depuis la tragédie par le fondé de pouvoir du groupe. Mais rien n'était gagné. Quant à rassembler les deux empires, même si la perspective la tentait, le passage à l'acte l'effrayait un peu.

*

Enfin, Lionel se pointa face à elle, fidèle à lui-même, un large sourire aux lèvres qui anéantissait sur-le-champ toute tentative de blâme de sa mère, lançant à qui voulait l'entendre que, ce soir, en tous les lieux, cela avait déchiré. Et dire que certains parlaient de crise financière. La belle blague ! Ainsi qu'il le pratiquait régulièrement, il posa un baiser sur le front de sa mère et lui demanda si elle était prête pour rentrer à leur domicile de Maisons-Laffitte. Il serra la main du gérant qui s'éclipsa aussitôt. Puis, il présenta le manteau de fourrure à sa mère quand elle se leva, avant de l'apostropher :

— Mamina, tu sais bien que j'ai horreur quand tu ne portes pas de chemisier sous ton tailleur, ce n'est plus de ton âge, cela fait même un peu vulgaire, à mon goût !

— Dis tout de suite que je suis vieille et que mes seins tombent, répliqua-t-elle du tac au tac, de sa grosse voix qui reprenait instinctivement des accents de "là-bas", quand elle ne se contrôlait pas, piquée dans son ego. Pour ta gouverne, ma poitrine est encore ferme et je connais des mâles de hautes lignées, présents dans la salle ce soir, qui se damneraient pour les caresser.

— Justement, tu n'as plus besoin de te donner en spectacle pour qu'ils choisissent le Lutèce, tu en as fait le lieu de la nuit le plus chic et le plus discret de Paris. Comme j'ai fait du Calypso et du Wizz Titi des places parmi les plus branchées de la capitale. Mais, je sais aussi que jamais tu ne m'écouteras, Mamina. Tête de mule ! Et puis, habillée en nonnette, tu ne serais plus tout à fait toi...

— C'est bien, tu fais les questions et les réponses, le sujet est donc clos !

*

Lionel appela le chauffeur. Martine enfila son manteau et tous deux s'éclipsèrent par une porte dérobée les menant directement devant l'ascenseur qui allait les descendre jusqu'au sous-sol du parking Pierre Charron-Champs-Élysées, où ils étaient parvenus à obtenir un garage privé pour leur Mercedes classe E. Durant la descente, Martine ne put s'empêcher de faire un reproche à son fils à propos de sa tenue débraillée, juste parce qu'il ne portait pas de cravate et avait déboutonné à sa chemise un bouton de trop à son goût. Elle détestait qu'il affiche de la sorte la pilosité de son torse. Il faillit lui rappeler son propre décolleté, presque provocant, ravala

sa réponse, se contenta de lui sourire et lui posa un nouveau baiser sur le front.

Le chauffeur se trouvait bien à son poste, comme le garde du corps qui ouvrit la portière pour la patronne. Peu après, le véhicule se retrouva à remonter la plus belle artère du monde en direction de l'Arc de triomphe. Peu de circulation, comme souvent le dimanche soir aux alentours de minuit, malgré la douceur de la nuit. Il ne fallut pas plus de cinq minutes pour qu'ils se trouvent au pied de la Défense, avant d'emprunter le tunnel de Nanterre. Le même temps leur fut suffisant pour rallier le pont de Bezons. Martine profita du trajet paisible pour rappeler à son fils les toutes proches échéances. Celui-ci soupira d'une exaspération contenue :

— Mamina, comment veux-tu que je te donne une réponse aujourd'hui, alors que nous ignorons les tenants et les aboutissants des affaires de mon oncle. Il touche à la drogue, aux machines à sous clandestines, à la prostitution, même soft à ce qu'il prétendait, peut-être aussi aux belles bagnoles, je ne veux pas mettre les doigts dans ces engrenages. Combien de fois devrais-je te le répéter.

— Moi non plus je ne veux pas que tu mouilles dans de telles combines, s'insurgea la mère en se débarassant de son manteau de fourrure, car elle avait trop chaud. J'en ai suffisamment fait le reproche à mon frère, tant qu'il était en vie. Nous garderons ce qu'il convient de conserver et nous vendrons le reste au plus offrant. Mais certainement pas aux Marseillais qui me relancent sans cesse depuis deux mois, à croire que ce sont eux qui ont éliminé Roger et les siens. Je préfère encore conclure avec les Russes. Eux au moins, ils sont neutres.

— Ne va pas te plaindre par la suite si les Marseillais viennent faire sauter nos établissements, comme ils

t'en ont menacé, si tu allais voir ailleurs... Je me suis renseigné sur eux. Ce sont de gros bras qu'il convient de ne pas prendre à la légère. Je ne parviens d'ailleurs pas à comprendre pourquoi tu leur en veux autant. Mais je sais, certaines affaires du passé ne me concernent pas.

— Ils sont en business avec les Corses et les Corses sont mes pires ennemis sur Paris. Il se dit même que ce sont des Corses qui tirent les ficelles, dans le gang de la Belle de mai qui semble régner à présent sur Marseille, et ceux-là ont déjà piégé Roger et ton cousin Maxime, voilà dix-huit ans. On a de la mémoire, chez les Harfouch, figure-toi ! Et même si mon frère n'était pas un saint, je ne ferai pas affaire avec des voyous qui l'ont mené en prison pour des crimes qu'il n'avait pas commis, c'est une question d'honneur de la famille.

— Je te rappelle que les Paolini sont tous morts et que, même si mon oncle et Maxime n'y étaient pour rien, cette famille n'est certainement pas l'instigatrice du piège du mois dernier. Bon, n'en parlons plus, je ne veux pas que nous nous fâchions pour cela, ce serait stupide. Nous verrons bien ce qu'en pense le fondé de pouvoir de Roger, un avocat qui lui a toujours été fidèle. J'aviserais alors, après t'en avoir fait part, bien sûr. Mais moi, je me sens bien à Paris, j'ai commencé à y tracer mon sillon, j'y ai mes repères. Sur la Côte, je serai un étranger, je vais devoir à nouveau faire mes preuves, et tu le sais parfaitement. Mamina, tête de mule ! Allez, n'en parlons plus, demain sera un autre jour.

La Mercedes avançait à allure modérée et s'apprêtait à traverser à nouveau la Seine, en direction du champ de courses de Maisons-Laffitte. Martine et Lionel habitaient une superbe propriété située sur l'avenue de Turenne, à la lisière de la forêt de Saint-Germain. Une acquisition de Jérôme Dumas, l'époux défunt de

Martine, dans les années quatre-vingt. Un petit château avec tout le confort, mais surtout un véritable havre de paix à quelques encablures du cœur de Paris. Il fallait dire que feu son mari était amoureux des chevaux et possédait une écurie de pur-sang, dont il suivait toutes les courses, sur les hippodromes de la région parisienne comme à Deauville ou même à Cagnes-sur-Mer, à la saison. Une passion que ne partageait pas du tout son épouse, dont l'une des premières décisions, à la mort de Roger, fut de vendre étalons, poulinières et chevaux de compétition, récupérant un petit pactole qui lui servit pour assumer les frais de succession sans altérer sa trésorerie.

Le véhicule se trouvait sur l'avenue Molière, presque à hauteur des tribunes de l'hippodrome, quand un policier muni d'une lampe torche fit signe au chauffeur de ranger son véhicule sur le petit parking voisin. Naturellement, Martine maugréa de ce contretemps inimaginable, justement en cette soirée un peu plus épuisante que certaines autres. L'agent de la force publique s'approcha de la Mercedes alors qu'un collègue en faisait le tour, sans doute pour vérifier l'état du véhicule, comme s'il n'avait pas remarqué que la belle allemande n'avait pas deux mois. Le premier réclama la carte grise du véhicule et le permis de conduire du chauffeur, un solide bonhomme d'une cinquantaine d'années qui savait garder son calme en toutes circonstances. Ce qui n'était pas forcément le cas du garde du corps installé à ses côtés et encore moins de Lionel, assis derrière le conducteur, qui tentaient d'expliquer aux pandores que les passagers du véhicule n'avaient rien à voir avec des petits casseurs de banlieue ou des terroristes internationaux.

Le second policier s'approcha de son collègue et tous deux conversèrent un moment jusqu'à ce que l'un d'eux sorte, de dessous son blouson d'uniforme, une arme allongée d'un silencieux et, sans qu'un seul de ses sourcils ne bouge, plaça une balle dans la tête du chauffeur avant de diriger le canon vers le garde du corps qui n'eut même pas le temps d'effectuer le moindre geste. En moins d'une minute, quatre complices sortirent d'un fourgon bleu garé juste à côté et, tandis que l'un ouvrit le coffre de la Mercedes, les autres y balancèrent l'un après l'autre, et sans le moindre état d'âme, les deux cadavres fraîchement abattus.

— Je vous en prie, qui êtes-vous, que vous voulez-vous ? hurla Martine Harfouch, complètement terrorisée en découvrant le canon d'un revolver pointé sur sa tête. Si c'est de l'argent et la voiture, prenez ce que vous voulez dans mon sac et laissez-nous là, mon fils et moi. Pitié, ne nous faites pas de mal.

Les hommes ne répondirent pas aux questions. L'un s'installa au volant, un autre ordonna à Lionel de prendre place à côté du chauffeur, alors qu'à l'arrière, deux autres entourèrent la reine de la nuit parisienne qui avait vainement tenté de s'échapper. Un peu plus loin, les faux policiers remontaient dans leur fourgon, leur part du plan réalisée, prêts à aller se planquer jusqu'à ce que l'affaire se tasse. Comme ils l'avaient imaginé, pas une seule voiture n'était passée sur le secteur durant les trois minutes qui avaient suffi à perpétrer l'enlèvement. La Mercedes redémarra dans la nuit francilienne en continuant à longer la Seine en direction d'Achères. Un tueur dans son dos, Lionel s'était tu. Prise en sandwich entre deux colosses aux mines sombres et aux statures de catcheurs, sa mère ne se montrait pas plus loquace.

Au bout d'une certaine durée de trajet, prise de panique, elle réclama pourtant des explications :

— Où nous emmenez-vous ? Pour qui travaillez-vous ? Je vous préviens, notre disparition ne passera pas inaperçue. J'ai des relations dans les hautes sphères, vous savez ! Répondez quand je vous pose des questions, espèce de rustres.

Mais les deux hommes qui la coinçaient restaient imperturbables et le chauffeur poursuivait son chemin nocturne sans qu'un autre véhicule les croise en ce secteur peu habité. Enfin, la Mercedes tourna sur sa droite. Certainement l'issue du parcours. En découvrant dans le faisceau des phares qu'il s'agissait d'une casse automobile, Martine songea un instant que ces gars en voulaient juste à leur voiture et allaient les larguer en rase campagne. Après deux coups de klaxon devant la grille, le portail métallique s'ouvrit aussitôt. Le véhicule avança au ralenti au milieu des monceaux de carcasses empilées les unes sur les autres. Au fond du chemin, entre deux rangées d'épaves, une lumière blafarde éclairait un hangar. Au-devant, deux hommes, l'un en bleu de travail, l'autre en costume, semblaient les attendre. La Mercedes s'arrêta à leur hauteur. Lionel en profita pour tenter de s'enfuir. Peine perdue. Il fut vite rattrapé, balancé dans la boue causée par les récentes pluies d'orage, puis molesté une fois au sol à coups de brodequins. Les colosses de l'arrière forcèrent Martine à sortir à son tour pour se placer dans le faisceau du spot du hangar. Pendant ce temps-là, le chauffeur avança la belle allemande un peu plus loin.

— Madame Harfouch, il ne faut pas mépriser les offres des Marseillais, asséna aussitôt l'homme en costard, d'une voix lasse, presque désolée. Leur réaction peut être violente, vous savez.

— Nous sommes en République et j'ai bien le droit de mener des affaires avec qui je l'entends, rétorqua la reine des nuits parisiennes qui n'était pas femme à se laisser dicter sa conduite.

— Oui, mais la Côte d'Azur, ce n'est pas Paris, madame. Les règles y sont différentes, même celles de la République. Là-bas, une proposition venant de certaines personnes ne se refuse pas, à moins de vouloir déclencher une guerre.

— Ne pensez-vous pas que la guerre, ce sont les coupables du carnage dans la propriété de mon frère qui l'ont déclenchée ? Sinon, jamais je n'aurais mis les pieds sur les bords de la Méditerranée, je peux vous le certifier. Mais je ne veux pas d'histoires, j'ai compris le message, mon fils également. Laissez-nous rentrer chez nous et je vous promets que nous vendrons nos établissements du Midi à qui vous le souhaitez.

— Vous n'avez pas bien saisi la situation, madame Harfouch. Quand un train est annoncé en gare, il faut le prendre quand il passe. Après l'heure, c'est trop tard. Pardonnez-moi, je vais juste récupérer dans votre sac la commande électronique du portail et les clés de votre résidence. C'est tout ce dont j'ai besoin...

— Mais, de quel droit fouillez-vous dans mes affaires, espèce d'ordure ! hurla la sexagénaire, en se faisant arracher son sac des mains.

— Ici, tu n'es rien, vieille peau ! Juste une mortelle en sursis, comme ton fiston... Occupez-vous d'eux !

Prestement, les trois colosses et l'homme en combinaison saisirent Lionel, déjà passablement amoché, les habits maculés de boue, ainsi que Martine, malgré ses protestations et ses vaines gesticulations, pour les mener avec vigueur vers la Mercedes. Tous deux furent installés de force aux places avant et attachés, bras

contre le corps, avec les ceintures de sécurité. Le type en bleu, sans doute le propriétaire des lieux, se pencha vite sur la femme pour lui récupérer ses bijoux et sa montre en or, mais le chef haussa le ton.

— Que branles-tu, connard ! Laisse ces breloques dans la caisse, tu vas te faire loger, si tu cherches à les refourguer plus tard ! Ces pierres sont sûrement assurées, photos à l'appui, inventoriées et facilement identifiables. Comme la fourrure à l'arrière, d'ailleurs... Ça fait chier de s'asseoir sur un tel petit pactole, mais ce sont les ordres des patrons, alors on exécute !

— Mais, je connais un gus discret pour faire fondre l'or, il est net, personne ne saura d'où ça vient, clama la petite frappe, pour plaider sa bonne foi, avant de comprendre que c'était peine perdue. Bon, d'accord, c'est toi le boss...

— Je vous en prie, monsieur, c'est un abominable malentendu, implora Martine en tournant le regard vers l'homme en costard. Si vous cherchiez à nous faire peur, vous avez réussi ! Nous avons bien compris le message. Nous sommes prêts à agir comme vous l'entendez. À présent, libérez-nous, c'est intenable, un tel traitement...

— Allez, Calder, fais-moi une compression de cette bagnole et de ses occupants ! ordonna le petit caïd, satisfait des suppliques de la passagère qui, voilà peu, avait Paris à ses pieds.

Il ne résista pas au désir de déboutonner la veste de costume de l'insolente pour mater ses seins en liberté, avant de lui retrousser la jupe pour mieux admirer les cuisses galbées de bas blancs en soie, des bas qu'il ne put s'interdire non plus de baisser sous les genoux. Sa perversité assouvie, il ajouta :

— C'est bon, les gars, elle ne nous prendra plus pour des baltringues ! À cette heure, les autres ont déjà récupéré quelques papiers importants chez cette vieille peau sans soutif qui assure avoir des relations dans de hautes sphères, comme si elle était un personnage important... Regardez-la se pisser dessus, la reine des nuits parisiennes ! La messe est dite, mémé !

— Je vous demande pardon si je vous ai offensés ! finit par balbutier Martine, avant de fondre en sanglots, sachant la fin inéluctable. À ses côtés, tête affaissée sur le volant, son fils était déjà aux abonnés absents, d'aucun soutien. Je ne veux pas mourir, par pitié. Libérez-moi, je ferai tout ce que vous voudrez, mais sortez-moi de cette voiture ! Je vous en supplie, ne nous tuez pas... Vous n'allez pas nous faire cela ?

— Comme vous pouvez le constater, madame Harfouch, je ne vous torturerai pas pour obtenir la combinaison de votre coffre-fort, pour la bonne raison que je la possède déjà, poursuit le petit chef en laissant un doigt glisser entre les seins pulpeux de Martine. Nous ne laissons rien au hasard, tu vas te voir crever lentement, sale ordure. Comme ton frangin, tu vas sentir la mort s'approcher de toi avant de rendre ton dernier souffle, une fin méritée pour une vieille salope de ton espèce...

— Pitié, je vous en supplie, prenez tout ce que j'ai, mais laissez-nous la vie...

— Cassius, tu restes avec Calder ! Que l'idée ne lui reprenne pas de récupérer les bijoux et les montres, dès notre départ, les commanditaires ne plaisantent pas avec les bavures. Je vais aller rejoindre les autres à la villa et on passe te reprendre ensuite. Adieu, madame Harfouch, juste un dernier souvenir de ta fin pour nos

commanditaires, je suis certain qu'ils sauront l'apprécier. Ils seront les derniers admirateurs de ton anatomie...

Il sortit son téléphone, prit une ou deux photos de Martine Harfouch, visage en larmes, poitrine à l'air et cuisses nues, apprécia le résultat, referma la portière sur la reine des nuits parisiennes et fit un signe à l'employé déjà aux manettes de son engin. Une énorme pince attrapa la Mercedes comme s'il s'agissait d'un cube de Lego, chaque dent venant briser les vitres pour commencer à plier la toiture. Il la souleva sans problème du sol avant de la laisser tomber dans un large caisson en acier. Là, le surnommé Calder appuya sur un bouton et les côtés se rapprochèrent pour compresser lentement la carcasse métallique. Cassius et lui entendirent les cris bestiaux de la femme, puis plus rien. Mais la machine n'avait pas fini son travail. Comme l'avait annoncé le maître des lieux au spectateur, en montrant un tas de cubes sur le côté, une fois le boulot terminé, la Classe E ressemblerait à ses copines passées entre ses mains. Oui, il œuvrait en spécialiste, d'où son surnom de Calder, l'artiste sculpteur aux fameux mobiles. Quand il descendit de la machine, il demanda quand même à Cassius qui étaient les deux personnes à l'intérieur :

— La vieille régnait sur les nuits parisiennes et rêvait d'étendre son empire jusqu'à la Côte d'Azur, une grosse erreur de sa part. Lui, c'était son héritier, un petit branleur sans envergure ! S'ils ont des relations dans les hautes sphères, j'espère pour eux que c'est Saint-Pierre... Bon, il ne fait pas très chaud, dès que tu peux, tu me prépares un café. Et puis, éteins le spot, à présent que tout est terminé. Inutile d'alerter les éventuels voisins. Moi, je vais m'en griller une un peu plus loin en attendant le retour des autres...

**Lundi 19 septembre, 5 heures du matin,
Intercité Paris - Nice, voiture-lit de 1ère classe.**

Installée confortablement dans la couchette qu'elle avait louée dans le compartiment "dames seules" d'un wagon de première classe de l'Intercité de nuit, des écouteurs aux oreilles comme si souvent, Violaine Chastin se remémorait les détails importants de l'affaire qu'elle allait traiter à Grasse. Un dossier à plusieurs tiroirs, en vérité, avec bien des mystères qui n'avaient pas encore été résolus. Le juge chargé de l'instruction patageait, ce qui avait incité le procureur général, sur ordre de la chancellerie, à confier le dossier à Violaine Chastin. Une mission passionnante s'annonçait pour elle qui aimait aller au bout d'un dossier sur lequel des collègues s'étaient cassé les dents.

Qui la verrait emmitouflée dans son confortable survêtement la prendrait davantage pour une adolescente partant à une compétition sportive que pour un juge d'instruction. Visage poupin sous sa très courte chevelure brune, corps long et fin, malgré une carcasse d'apparence solide, elle n'avait rien trouvé de plus confortable que des ballerines aux pieds pour aborder une nuit dans la couchette d'un train. Elle avait quitté Paris et la gare de Lyon à 21 h 23, et était attendue en gare de Cannes à huit heures du matin en ce lundi. Elle s'était

octroyé trois tours d'horloge de sommeil. De toute manière, elle ne dormait souvent pas davantage. Voilà pourquoi ses collègues du palais de justice de Paris l'appelaient avec une certaine dérision Stakhanova, en raison de son étonnante capacité de travail sur chaque dossier qu'elle instruisait. Mais aussi de son peu d'intérêt pour les plaisirs de la vie, qu'elle boudait tous avec le même mépris. L'intéressée s'en moquait éperdument. Elle avançait sur son chemin sans sourciller devant les sarcasmes, les rivalités de palais et les basses jalousies.

Violaine Chastin avait trente-huit ans depuis peu et son look androgyne faisait aussi jaser. Toujours vêtue d'un costume noir presque masculin, souvent d'un pull à col roulé de même couleur, avec sa coupe de cheveux à la garçonne et son peu de poitrine, elle passait au mieux pour un garçon manqué, souvent pour une lesbienne, sans que personne ne l'ait seulement vue une fois en compagnie d'une partenaire. On savait en fait très peu de détails sur sa vie, si ce n'était qu'à l'état civil elle était née sous X. Elle avait cependant, depuis son plus jeune âge, suivi les cours d'une institution suisse pour jeunes filles du beau monde, avant de suivre la filière du droit avec immensément de succès.

Devenue juge d'instruction, elle avait entamé sa carrière à Versailles avant de se retrouver, depuis bientôt deux années, au palais de justice de Paris. Elle passait pour une magistrate implacable avec la particularité de ne jamais se déplacer sur le terrain au cours d'une enquête, hormis pour une reconstitution indispensable. Elle traitait les dossiers dans son bureau, quitte à solliciter des compléments d'information aux officiers de la police judiciaire, des détails qui leur permettaient souvent de confondre les coupables.

C'était donc la première fois que Violaine quittait la capitale et l'Île-de-France, depuis le début de sa carrière et cela l'angoissait un peu. À Paris, elle possédait ses repères, sa greffière attitrée, une auxiliaire de confiance, son équipe de policiers favorite, qui avaient accepté son mode de fonctionnement, bon gré, mal gré. À la faveur d'un remplacement temporaire, elle palliait la vacance d'un collègue empêché. En l'occurrence, le juge Baptiste Serra, un Corse d'origine, comme les victimes du premier règlement de compte et les suspects majeurs du second. Pris en grippe par les différentes parties, le magistrat avait dû cesser ses activités, écrasé par les pressions accablantes. Cela n'était sans doute qu'un prétexte pour faire descendre de Paris une nouvelle magistrate, jeune, mais déjà rompue aux dossiers retors, dotée d'un mental à toute épreuve et d'une volonté farouche. Du moins, c'est ce que pensait la Chancellerie, c'est-à-dire les sages du ministère de la Justice, à propos de la jeune Violaine.

Une fois de plus, depuis qu'elle s'était réveillée, elle s'imprégnait du déroulement des différents volets du dossier. Avant son départ, elle avait passé plusieurs heures à lire à haute voix la synthèse des dossiers d'instruction et cherchait à les connaître quasiment par cœur en les réécoutant, casque sur les oreilles, pour qu'aucun détail ne lui échappe. Tel était son mode de fonctionnement si particulier. Violaine possédait peut-être un caractère de cochon doublé d'une tête de mule, selon ses proches, ce qui lui causait quelques désagréments, mais elle était surtout dotée d'une mémoire d'éléphant qui lui rendait bien des services.

*

La première affaire avait pour cadre, Barbaggio, un village corse proche de Bastia, voilà dix-huit années.

Lors du dimanche de la Pentecôte, le clan Paolini, une vieille famille locale, propriétaire d'un vignoble réputé de patrimonio, fêtait la communion de l'un de ses enfants. C'était une belle journée sous le ciel bleu de l'île de Beauté et le parfum unique des senteurs du maquis. La tribu était réunie au grand complet pour célébrer l'événement. Après la cérémonie à l'église Saint-Marcel, tous se retrouvèrent autour de la grande table de la superbe bâtisse qui dominait le hameau de Piazze, avec, certainement, le patriarche, en bout, comme l'exigeait la tradition. Et ses deux plus grands fils à ses côtés, puis le benjamin, les femmes et les enfants.

La panique fut générale lorsque l'appel d'un employé leur apprit qu'un incendie s'était déclaré dans l'un des chais. Celui-là même qui abritait, dans l'un des énormes foudres en bois, la réserve d'armes du clan, dans un autre, les munitions nécessaires et des explosifs. Les hommes de la maison enfilèrent leur veste et, après avoir prévenu les seconds couteaux, ils se rendirent sur les lieux, des bâtiments situés en retrait de la départementale, sur une colline entourée par des vignes, terres reprises au maquis. Peu après, alors que tous se trouvaient à l'intérieur des chais, tentant de sauver l'essentiel, une violente explosion souffla le bâtiment ne laissant aucune chance de survie aux personnes qui s'y trouvaient. Les jours suivants, il fut impossible d'identifier les corps et de connaître le nombre exact des victimes. C'était un tel carnage. De plus, par ici, les langues ne se déliaient pas facilement et l'on préférait parfois expliquer qu'un fils gardait les troupeaux dans une bergerie de la montagne plutôt que d'avouer qu'il œuvrait pour un clan au passé suspect.

Au même moment, un autre mystérieux groupe investissait la Serra di Pigno, la maison familiale, du nom

du sommet voisin. Là où les femmes et les enfants étaient restés à table, en attendant le retour des hommes. Peu après, alors qu'une équipe de pompiers de Bastia tentait de circonscire l'incendie des chais, une seconde explosion s'était fait entendre du côté de Piazza. La bâtisse avait été soufflée en un instant, elle aussi. Une fois de plus, il fut impossible d'extraire un corps entier des décombres. Les enquêteurs avaient conclu que chaque femme ou enfant présent dans le lieu avait été attaché à une chaise avec une charge explosive posée sur les cuisses. Le système sophistiqué employé, identique à celui de la cave viticole, avait démontré la volonté de tuer des organisateurs de cette expédition criminelle, mais aussi leur connaissance en matière d'explosifs.

*

Étonnamment, les membres de la famille Harfouch, un clan rival, se trouvaient ce même jour en Corse, arrivés du continent par le ferry. Selon leurs dires, le lendemain, lundi de Pentecôte, ils devaient sceller un accord de non-agression entre les deux groupes. Seulement, pas un seul document ne venait corroborer leurs dires puisque tout avait été organisé tacitement. Depuis plusieurs mois, les Paolini avaient des vues sur des secteurs d'activité du continent. Une irruption qui empiétait sur les plates-bandes des Harfouch, les rois de la Côte d'Azur. Cela aurait dû tourner à une guerre des gangs. Mais, Chantal Harfouch et Lucca Paolini étaient tombés amoureux. Un coup de foudre, alors que le second tentait d'asseoir la mainmise de sa famille sur le secteur de Nice. Chantal rêvait juste du grand amour et d'une vie simple de paix et de bonheur, loin des guerres de clans. D'où la volonté de réconciliation. Par malheur pour les Harfouch, il n'existait plus un seul membre du clan Paolini pour confirmer les allégations de la famille du

continent ; pas davantage d'hommes de main, car soit ils étaient morts dans l'explosion, soit ils se taisaient et emporteraient leurs secrets dans la tombe.

Après deux années de détention provisoire et un procès retentissant au tribunal de Bastia, Roger Harfouch et son fils Maxime furent condamnés à trente ans de prison, sans que la moindre preuve tangible de leur culpabilité n'ait pu être fournie par les enquêteurs, et malgré le plaidoyer tonitruant de leur avocat, maître Adrien Combret, un ténor du barreau de Nice. La conclusion de sa plaidoirie restait encore dans les esprits : « Peut-on condamner deux hommes, pour le seul fait qu'ils se trouvaient présents à quelques kilomètres des lieux des meurtres ? Dans ce cas, vous devez également condamner les 300 000 habitants de la Corse. Mes clients ne sont pas plus coupables que chacun d'eux. » Pour les gens de l'île, justice avait été rendue, point final.

Sept ans après le drame de Barbaggio, nouveau coup de théâtre, avec la sortie d'un livre, *Le Coup de Grasse*, signé du journaliste Marx Lambrecht, une plume acérée de la Côte d'Azur. Il reprenait un à un les éléments troublants de l'enquête. S'il n'y apportait pas forcément des réponses solides, il révélait les pistes délaissées par les enquêteurs et magistrats instructeurs.

Grâce à cet ouvrage, un détail avait attiré l'attention de la juge Chastin. Pourquoi les enquêteurs n'avaient-ils pas cherché à comprendre la réaction affolée des parents de Francesca Leca, la petite amie d'Ange Paolini, le plus jeune des fils ? Selon les premiers témoignages, elle se trouvait présente dans la propriété du Serra di Pigno, au moment du carnage. Pourtant, le travail de la scientifique, réalisé à partir de la table qui avait résisté à l'explosion, avait permis de dénombrer les fragments

de toutes les personnes présentes. Pas une femme ou une fille de la famille ne manquait à l'appel. Si Francesca était présente, il y aurait eu un corps de plus... Par déduction inverse, comme il s'agissait d'une réunion familiale des Paolini, Francesca n'y avait donc pas sa place. Les conclusions du rapport de l'enquête étaient donc claires. D'ailleurs, les parents s'étaient rétractés peu après et avaient expliqué que, dans la même période, leur fille Francesca était partie précipitamment à l'étranger pour poursuivre ses études. Depuis, plus de nouvelles d'elle. Affaire classée sans davantage de recherches de confirmation. Très surprenant. Voilà une piste à relancer pour Violaine.

En consultant les feuillets de l'épais dossier, un autre élément attisait la curiosité de la juge : que penser de l'absence d'enquête sur le coup de colère de Violanta Paolini, l'une des petites-filles du clan. Elle avait dix-neuf ans à l'époque des faits, ce fameux dimanche de Pentecôte. Au sortir de la petite église, irritée par un détail de la fête, elle n'était pas rentrée dans le cortège de voitures de la famille, préférant rallier la propriété de Serra di Pigno par le chemin du maquis. Violaine Chastin réfléchissait intérieurement :

— Et si Violanta Paolini ne se trouvait pas à la table, encore en marche pour un long trajet dans le maquis ? Dans ce cas, l'un des corps pourrait être celui de Francesca Leca, la jeune femme disparue. Mais si Violanta était bien toujours en vie, pourquoi garder l'information secrète ?

À la lecture des interrogations lancées par le livre de Marx Lambrecht, un autre élément interpellait la juge : pourquoi les magistrats avaient-ils refusé d'authentifier le fax adressé par Roger Harfouch à Baptiste Paolini ? Un message par lequel il acceptait l'invitation

de participer à une rencontre amicale en terre corse. Ce document, officialisant le rapprochement entre les deux patriarches, fournissait un alibi solide aux suspects. Un autre groupe n'aurait-il pas eu intérêt à contrecarrer le rapprochement des deux familles, en éliminant une pour faire accuser l'autre ?

Dernier point surprenant pour la juge Chastin : comment interpréter le silence de Chantal Harfouch, l'instigatrice de la rencontre avec Lucca Paolini, qui, lui, avait péri dans l'explosion des chais ? Depuis le drame, elle s'était retirée dans l'arrière-pays niçois, coupée de sa famille. Il semblait qu'elle n'avait jamais été entendue par les enquêteurs, durant les deux années d'instruction, alors qu'elle avait certainement des détails à apporter pour justifier la présence du clan Harfouch sur l'île de Beauté. Un oubli ? Un document retiré du dossier ? Un mystère de plus à éclaircir pour Violaine.

Si, dans son livre *Le Coup de Grasse*, le journaliste Marx Lambrecht n'apportait pas la moindre réponse solide aux questions qu'il soulevait, il donnait néanmoins une somme d'indices qui semblaient avoir échappé aux gendarmes de Saint-Florent, chargés de l'enquête. Perplexe face aux zones d'ombre du dossier, la juge Violaine Chastin coupa son magnétophone, ôta ses écouteurs, pour déplier une carte du nord de la Corse. Elle constata que Barbaggio se trouvait plus proche de Bastia que de Saint-Florent. Elle s'étonna donc de voir une telle enquête confiée à une modeste brigade de gendarmerie aux faibles moyens d'investigation, quand un commissariat flambant neuf, avec des effectifs spécialisés dans les enquêtes judiciaires, s'en trouvait écarté.

Il fallut pourtant quatre années supplémentaires avant qu'un juge ne réclame l'ouverture d'un nouveau

procès, au vu des nouvelles preuves apportées par maître Gilles Combret, avocat de la famille Harfouch. Gilles Combret, dont le père, Adrien, décédé dans l'intervalle, défendait déjà les Harfouch. Au terme de ce nouveau procès, Roger et Maxime Harfouch recouvrèrent leur liberté et aussi leur dignité, car leur innocence fut formellement établie. De manière à nouveau surprenante, ce rebondissement ne relançait pas pour autant l'enquête sur la mort des membres de la famille Paolini, qui demeurerait au nombre des affaires non élucidées, si nombreuses en Corse, semblait-il.

Quelques mois plus tard, usé par la période d'incarcération, Roger Harfouch passa le flambeau à Maxime, lui-même secondé par son fils Maxence. Autour d'eux, dans le cercle familial, gravitaient quelques personnages secondaires intéressants, notamment féminins, dont la juge se promettait d'étudier les profils, une fois installée à son bureau de Grasse. Durant cette période, le groupe Harfouch s'ingénia à recouvrer sa splendeur passée, pan après pan.

*

Nouvelle affaire dramatique, il y a de cela quelques mois, toujours lors d'une fête de Pentecôte. Nouveau coup de théâtre, et donc, nouveau volet d'un dossier à tiroirs. Roger Harfouch avait tenu à rassembler sa famille pour effacer les différends et laisser officiellement les rênes à Maxime. Une passation de pouvoir dans les règles de l'art. Des invitations avaient été lancées aux plus distants pour rejoindre le berceau du clan, la maison familiale nommée Dellys — du nom d'un port algérien à partir duquel la société Harfouch avait été créée — sur la route de Cabris, à l'extérieur de Grasse. Une superbe propriété dominant la ville, avec des dépendances dans lesquelles la famille continuait à distiller

chaque année des tonnes de fleurs selon des méthodes anciennes, une production exceptionnelle que les parfumeurs locaux s'arrachaient à prix d'or.

Une fois de plus, la fête avait tourné au drame dès la veille au soir. Cette fois, pas d'explosion, juste l'exécution de tous les membres de la famille, d'une balle à bout touchant, avec une seule arme qui avait déjà servi lors de l'exécution d'un activiste du côté de Furiani. Un vrai carnage. Seule, Chantal, qui avait une fois de plus refusé de se joindre à la famille, en avait réchappé. Pour leur part, Martine, la sœur de Roger, reine des nuits parisiennes, et son fils Lionel, qui vivaient tous deux à Paris, avaient décliné l'invitation. Rien d'étonnant puisqu'ils ne s'étaient pas manifestés lors du procès, comme si les affaires de l'autre branche de la famille ne les concernaient pas. Mais comme ce carnage ne suffisait pas, un bassin à sec, accueillant d'ordinaire les fleurs déversées par les camions, avait été recouvert d'une épaisse couche de chaux vive et les six dépouilles nues y avaient été allongées, avant d'être recouvertes d'une nouvelle couche de chaux.

Le dimanche et le lundi étaient passés sans que personne ne se préoccupe des Harfouch. Les premiers voisins se trouvaient à plus d'un kilomètre. La propriété étant implantée au milieu des champs de lavande, personne n'avait entendu ni cris ni coups de feu. Le mardi après-midi, l'absence des patrons avait inquiété les employés de la société. Quand ils découvrirent la chaux vive dans la cour, ils pressentirent le drame, comprirent qu'il s'agissait d'un règlement de comptes en découvrant le charnier. Ils tergiversèrent encore, passant de nombreux coups de fil aux proches de la famille. Enfin, dans la soirée, après avoir bien analysé la situation, ne voyant pas d'autre choix, maître Gilles Combret se

décida à prévenir le commissariat de police de Grasse. Cela faisait déjà trois jours que la matière avait commencé son œuvre de corrosion sur les tissus de chair humaine.

Le travail des experts s'en trouvait fatalement compliqué. Les corps ne portaient plus de traces exploitables. La tâche du médecin légiste ne fut pas plus aisée. Les conclusions des uns et des autres ne permirent pas d'identifier les coupables. Il aurait sans doute fallu commander des examens plus approfondis par des spécialistes de Nice ou Marseille, mais personne ne prit la décision. Tout juste apprit-on que les membres du clan Harfouch avaient été abominablement torturés, avant d'être abattus, sans qu'il eût été possible de découvrir par qui. L'enquête de voisinage ne donna rien, elle non plus. Personne n'ayant rien vu, rien entendu, autour de la résidence Dellys, en ce sinistre week-end de Pentecôte.

Seule piste exploitable, l'arme des crimes perpétrés avait déjà servi en Corse. Cet indice menait logiquement les policiers sur les traces d'une vendetta de la famille Paolini. Seule ombre au tableau, celle-ci avait été anéantie. Ressurgissait alors la rumeur de l'hypothétique miraculée de Barbaggio, Violanta, qui chercherait à se venger. Une semaine plus tard, l'instruction du dossier était confiée par la procureure Bertille Lachenal au juge Baptiste Serra, quarante-cinq ans, qui avait le gros inconvénient d'avoir vu le jour sur l'île de Beauté. Le magistrat orientait rapidement ses recherches autour de la bande marseillaise de la Belle de mai, dont il avait appris qu'elle avait vainement formulé une offre de rachat de casinos et cercles de jeux aux Harfouch, quelques mois auparavant. Le juge Serra savait la présence d'anciens truands corses parmi les membres de cette bande

de la Belle de mai, ce qui pouvait expliquer l'utilisation de l'arme suspecte. Une option qui lui avait valu pas mal de reproches de la part de beaucoup de personnes influentes de la région, mais aussi des appels anonymes et des menaces sur sa personne et sa famille, autant d'interventions émanant de sympathisants de la pègre marseillaise, d'où son "coup de mou".

Voilà également la raison pour laquelle Violaine Chastin se trouvait dans ce train qui la menait vers le Midi. Avec sa bonne volonté et ses convictions. Avec la fougue de sa jeunesse et son intelligence supérieure. Avec sa personnalité particulière et ses méthodes surprenantes. Avec son casque sur les oreilles et ses ballerines aux pieds. Elle regarda l'heure sur son portable ; bientôt sept heures du matin. Elle ouvrit le rideau, car elle se trouvait seule dans son compartiment. Et pour cause, elle avait retenu les quatre couchettes, par confort et par sécurité. Le soleil était levé depuis sans doute une heure. Elle se rendit aux W.-C. avec son nécessaire de toilette. Un minimum pour elle ; elle n'était pas une adepte du maquillage. Un quart d'heure plus tard, elle revint vers sa tanière, s'enferma pour se changer, quitta le confortable survêtement, le plaça dans sa valise. Elle revêtit le chemisier crème et le costume noir qu'elle avait pris soin de pendre sur un portemanteau pour qu'il ne soit pas froissé. Elle se passa un coup de peigne rapide et enfila les bottines en cuir dans lesquelles elle se sentait comme dans des chaussons. Elle était prête.

Elle prit le temps de ranger son petit magnétophone et ses oreillettes, de consulter son portable pour découvrir qu'elle n'avait pas reçu de messages. De toute manière, qui aurait pu l'appeler ? Elle n'avait personne dans sa vie ; pas de famille, pas de parents, ni frère, ni sœur. Pas d'amis, juste des relations de travail qu'elle

ne fréquentait que par nécessité. Oui, uniquement son travail, l'enquête à venir, sa nouvelle équipe qu'elle allait devoir modeler à sa convenance. Et puis la galerie de portraits des victimes, des suspects potentiels, dont elle redéfinirait certainement les contours au fil de son instruction. Enfin les pressions du parquet, des élus locaux, d'autres personnes plus glauques, désarçonnées par son style, par sa méthode, par sa personnalité atypique. Bref, la routine, désormais, à la différence du paysage à travers la fenêtre, sans doute plus agréable à Grasse qu'à Paris. Du moins se l'imaginait-elle...

On approchait des huit heures et de l'horaire de l'arrêt en gare de Cannes, son terminus, pas celui du train. La voie ferrée suivait la découpe du littoral. La Méditerranée s'offrait à ses yeux, immensément bleue jusqu'à avaler le ciel. Désormais, elle avait hâte de se trouver dans le cœur de l'action, l'attente représentant ce qu'elle détestait le plus. Même le fait de lanterner quelques minutes était déjà, à ses yeux, un temps précieux de perdu. Quelqu'un devait l'attendre dans la gare. Elle ignorait qui, mais comme elle ne connaissait personne, un anonyme ou un autre, cela ne revêtait aucune espèce d'importance. Elle sentait cependant une boule lui serrer de plus en plus les tripes, à mesure qu'elle approchait de son terminus. Et pas uniquement par le fait qu'elle n'avait pas encore pris son petit-déjeuner. C'était la première fois qu'une telle trouille lui retournait les boyaux. Elle s'inquiéta un peu. Elle avait perdu une partie de ses repères en s'éloignant de Paris et ignorait qui elle aurait exactement en face d'elle. Elle savait seulement que ce ne seraient pas des tendres et qu'ils ne lui feraient aucun cadeau.

De toute manière, dans sa vie, personne ne lui avait jamais fait de cadeau...